

« La Parole du Samaritain » Françoise DOLTO

(Extrait de « L'ÉVANGILE AU RISQUE DE LA PSYCHANALYSE » Éditions du Seuil - Collection « Points »
Tome 1, p. 143 à 174)

Évangile selon saint Luc 10,25-37 :

En ce temps-là, un docteur de la Loi se leva et mit Jésus à l'épreuve en disant : « Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? »

Jésus lui demanda : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Et comment lis-tu ? »

L'autre répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ton intelligence, et ton prochain comme toi-même. »

Jésus lui dit : « Tu as répondu correctement. Fais ainsi et tu vivras. »

Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? »

Jésus reprit la parole : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort.

Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté.

De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté.

Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion.

Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui.

Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant : "Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai."

Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? »

Le docteur de la Loi répondit : « Celui qui a fait preuve de pitié envers lui. »

Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. »

F.D. : Voilà une parabole qui m'a frappée ! Quand j'étais enfant, je l'entendais pendant les vacances... Je l'écoutais éblouie. Puis Monsieur le curé montait en chaire pour son sermon. Sa prédication donnait à peu près ceci : « Mes bien chers frères, Jésus nous demande d'aimer notre prochain, de nous occuper de toutes les détresses, de donner de notre temps, de notre vie pour les malheureux. Ne soyons pas égoïstes, tels ce prêtre et ce lévite qui voient et passent outre. »

G.S. : *Et vous n'étiez pas d'accord avec cette explication ?*

F.D. : Ce curé disait l'inverse de ce que je venais d'entendre du texte évangélique. Il massacrait cette parabole !

Premièrement, le Christ ne blâme ni le prêtre ni le lévite. Il raconte des faits. Il ne juge pas. Faisons de même !

G.S. : *Jésus répond à deux questions. La première que faire pour avoir son « nom inscrit dans les cieux » ? Et la seconde : « Qui est mon prochain ? »*

F.D. : Jésus y répond en racontant une parabole. Sur la route de Jérusalem à Jéricho, voilà un homme attaqué par une bande. Il est dépouillé et laissé à demi mort. Arrive un prêtre puis un lévite, tous deux hommes de Dieu pour les juifs. Ils le voient mais s'en écartent prudemment.

Un Samaritain passe par là, il est en voyage. Il se promène tout seul, peut-être sifflote-t-il, assis sur sa monture.

Puisque tout à l'heure il va mettre le moribond justement sur « sa propre monture », on peut penser qu'il s'agit d'un négociant qui emmène avec lui un âne ou un mulet pour porter ses marchandises tandis qu'il en monte un second. J'invente peut-être, mais je vois les choses de cette manière.

C'est un Samaritain... Ce n'est pas un intellectuel de gauche pour son époque. Ce n'est pas un « pilier de synagogue ». Il fait partie de ces gens qui n'ont pas de quoi se vanter : pas d'église, peu de vertus. Ils sont très près de la nature, ils ne sont pas des hommes « spirituels ». Il est comme il est !

Un homme « matériel », pratique... un commerçant sans doute !

Il voit l'homme abandonné sur le bord de la route. Il s'approche. Il a vu car il avait l'esprit en alerte : comme tout voyageur de l'époque, il se savait menacé par des truands. Sur le bord de la route, en cet homme allongé et blessé, il se reconnaît. Il aurait pu être celui-là. Il le sera peut-être au prochain voyage.

G.S. : Le prêtre, le lévite ne pouvaient donc pas se reconnaître en cet homme matraqué ?

F.D. : Bien sûr que non. On n'attaquait pas ces hommes du Temple pour les détrousser.

Et sans doute que ce Samaritain avait un peu de temps et aussi beaucoup de force de caractère pour aller vers cet homme mis à mal. Il le soigne avec ce qu'il a sous la main : il aseptise avec du vin, il masse avec de l'huile. Il le hisse sur sa monture pour le déposer à la première auberge, où il passe, sans doute, aussi la nuit. Le lendemain, il laisse un peu d'argent à l'aubergiste disant qu'il repassera et paiera l'éventuel surplus.

Il a vu, il a secouru, il a mis ce blessé de la vie entre bonnes mains et il continue son chemin. Il vaque maintenant à ses affaires personnelles. Il s'en va. Jésus ne dit même pas qu'il salue l'homme qu'il a sauvé !

Il a « perdu » ou « donné » un peu de son temps en mettant cet homme sur sa propre monture, ce qui signifie symboliquement qu'il le prend en charge corporellement : il le porte, il le maternelle. Il le paternelle aussi, puisqu'il donne de l'argent, ce qui va permettre au blessé de se remettre à flot.

...

G.S. : C'est-à-dire qu'il faut faire miséricorde, se dévouer, s'occuper des autres comme l'a fait ce Samaritain et comme le disait plus haut votre curé !

F.D. : Ici le Christ ne dit rien de cela.

Qui est le prochain ? C'est le Samaritain pour ce pauvre homme battu, volé, dépouillé. C'est le Samaritain qui s'est comporté comme son prochain. Le Christ demande donc au blessé de la route d'aimer ce Samaritain sauveur et de l'aimer comme lui-même.

C'est à celui qui a été sauvé que Jésus enseigne l'amour. Toute sa vie il aimera l'homme dont il a reçu attention, assistance et secours matériels, celui sans qui il serait mort. Jamais il ne devra oublier cet homme qui l'a remis en selle.

G.S. : Finalement, le Christ demande de reconnaître toujours une dette vis-à-vis de l'autre, vis-à-vis des « Samaritains » de notre vie ?

F.D. : Toute notre vie, d'après le Christ, nous avons à reconnaître une dette vis-à-vis de qui nous a épaulés dans un moment où, seuls, nous n'aurions pas pu continuer notre chemin. Que nous le connaissions ou pas, nous sommes en dette vis-à-vis de qui nous secourt dans nos moments de détresse.

G.S. : Nous voilà ainsi éternellement débiteurs, dépendants, esclaves, disons le mot, de qui nous a été de quelque utilité.

F.D. : Non, ni esclaves ni dépendants, librement aimants par gratitude. Le modèle « Samaritain » de cet évangile laisse l'autre libre. Il se retire de notre chemin et continue le sien. Cette dette d'amour, de reconnaissance que nous avons envers le connu ou l'inconnu qui nous a aidé, nous ne pouvons la régler qu'en faisant de même avec d'autres.

G.S. : Ainsi les autres à qui nous ferons du bien, que nous dépannerons, nous serviront à régler une dette et à nous donner bonne conscience !

F.D. : Quand tu es « samaritain », dit le Christ, tu dois ignorer et la dette et la reconnaissance.

C'est désintéressé, quand celui qui a accompli un geste généreux n'en a plus aucun souvenir. Il n'a pas à en chasser le souvenir. C'est accompli.

C'est un acte de sublimation génitale. C'est comme la mère qui accouche. C'est un acte d'amour. C'est donné. C'est comme dans un coït d'amour, c'est donné.

Mais qui s'en souviendra ? L'enfant. Il est en dette d'une vie, en dette de refaire la même chose avec ses enfants ou ses compagnons de vie. Mais non par « devoir », non par « justice ». C'est un courant d'amour. S'il est stoppé c'est la mort.

Combien de fois n'entend-on pas des gens convaincus d'avoir été charitables ou d'avoir donné, reprocher ensuite aux autres de manquer de reconnaissance : « Quand je pense à tous les sacrifices que j'ai faits pour

toi..., maintenant tu me laisses..., tu vas dans un autre pays..., tu épouses la fille dont je ne veux pas... », « Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour cet homme, et maintenant il m'abandonne. »

Ce n'est pas au « Samaritain » que la reconnaissance est directement manifestée. On pense à ce qu'il a fait pour nous, et on agira de même avec un autre.

Si celui qui a été « charitable » garde en lui une exigence vis-à-vis de celui qu'il a un jour aidé, s'il en attend de la reconnaissance, il prouve qu'il cherchait à acheter quelqu'un et qu'il n'était donc pas « Samaritain ».

G.S. : Mais aujourd'hui, qui est notre prochain ?

F.D. : Notre prochain, c'est tous ceux qui, à l'occasion du destin, se sont trouvés là quand nous avons besoin d'aide, et nous l'ont donnée, sans que nous l'ayons demandée, et qui nous ont secourus sans même en garder le souvenir. Ils nous ont donné de leur plus-value de vitalité. Ils nous ont pris en charge un temps, en un lieu où leur destin croisait notre chemin.

Notre prochain, c'est le « toi » sans lequel il n'y aurait plus en nous de « moi », dans un moment où, dépouillés de ressources physiques ou morales, nous ne pouvons plus nous paterner ni nous mater nous-mêmes, nous ne pouvons plus nous assister, nous assumer, nous soutenir ou nous diriger.

Tous ceux qui, comme des frères et de façon désintéressée, nous ont pris sous leur responsabilité, jusqu'à la réfection de nos forces, puis nous ont laissés libres d'aller notre chemin, ont été notre « prochain ».

...

G.S. : Le prochain, le « samaritain » est un homme, dites-vous. On peut considérer aujourd'hui qu'il se montre prochain par l'intermédiaire d'un « organisme », d'un syndicat, d'un parti, d'un « Secours catholique », d'un groupement de consommateurs, de parents d'élèves, de conseillers conjugaux, d'Amnesty International...

F. D. : Tout à fait, c'est l'anonyme sauveteur.

G.S. : Maintenant c'est plus difficile de vivre cette « aventure » du Samaritain : il y a la police pour les bandits, il y a Police-secours pour les blessés. Bien des corps constitués ont pris le relais : médecins, psychologues, avocats, politiciens, etc., et me rendent inutile, irresponsable de ce qui arrive à l'autre et... à moi. Je n'ai plus à m'occuper des gisants de la société. Il y a des gens qui sont payés pour cela.

F.D. : C'est vrai, de nos jours, quand un blessé est étendu sur la route, il y a Police-secours. Mais il y a toujours place pour la charité ; elle devient alors plus dangereuse.

En effet, celui qui porte secours prend de sérieux risques ! Il devra prouver que ce n'est pas lui qui a provoqué l'accident. Il lui faudra du temps, de la force et même plus que cela : en effet, le blessé reconnaissant en lui la première personne qu'il a vue peut affirmer, en toute bonne foi, que son sauveur est son agresseur.

Dans les lois humaines, il faut un responsable : a priori si quelqu'un s'occupe d'un blessé, c'est qu'il y est pour quelque chose. C'est louche.

De même pour les auto-stoppeurs dont on est responsable si on les prend dans sa voiture !

Les humains ont construit des lois qui sont à l'opposé de l'attitude charitable. Ils culpabilisent la charité.

G.S. : Vous seriez d'accord pour qu'il y ait moins d'institutions, moins d'organisations payées ?

F. D. : Non. Je crois que, par la contagion de son éthique, la religion chrétienne a permis la création de lois d'assistance. Cette organisation sociale est née d'un sentiment de charité, mais maintenant tous les préposés à ces institutions sont payés, leur travail est devenu anonyme et la cordialité qui se manifeste entre le Samaritain et l'homme volé a généralement disparu entre le représentant du corps constitué et celui qui est assisté.

G.S. : C'est donc important d'être « ému de compassion » comme le Samaritain ?

F.D. : C'est cette émotion de compassion qui fait la communication interpsychique entre les hommes. Il y a l'assistance au corps qui requiert de la compétence et qui est payée, et il y a l'émotion qui rend humain. Quand celle-ci vient à manquer c'est parce que le service devient institution, ou parce que la rencontre n'est pas unique, insolite comme dans la parabole, mais devient une habitude, un « travail alimentaire » ou un métier passionnant. L'assisté, alors, n'est plus qu'un objet. Il n'y a plus de relation humaine.

G.S. : Revenons au texte de la parabole.

Une fois le blessé de la route remis à l'aubergiste, le Samaritain paie donc pour lui. Il promet de repasser par l'auberge, il versera un supplément si c'est nécessaire. Est-ce une amitié qui est en train de naître ?

F.D. : Pas du tout. Je me représente ce Samaritain, comme je l'ai dit, comme un homme d'action à l'esprit positif. Il a vu l'homme blessé comme un autre lui-même et l'a secouru matériellement. Mais il n'aimera pas pour autant toute sa vie l'homme qu'il a secouru. Au bout d'un kilomètre, il a oublié le blessé. Il y pensera sans doute à son retour pour régler l'addition, il en demandera des nouvelles, puis il l'oubliera tout à fait. Mais celui qui a été secouru, lui, ne devra jamais oublier son sauveur, connu ou inconnu de lui. C'est un commandement tout aussi important que celui d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son être.

G.S. : Cette parabole apporte donc un point de vue autre sur les relations des gens entre eux : la reconnaissance, la gratitude vis-à-vis d'inconnus.

F.D. : Il y a plus que cela. Il me semble que cette parabole apporte deux lumières sur notre manière de vivre. - D'abord celle de l'amour à vie pour celui qui nous a sauvé alors que nous étions démunis de tout, en état de détresse, abandonné de tous et de nous-même. C'est là la nouveauté de la parabole.

- Ensuite, un exemple de conduite, de façon d'agir. Quand tu as, comme ce Samaritain, un peu de temps et la possibilité matérielle, ne tourne pas le dos à qui tu vois dans la peine.

Quand tu n'es pas occupé à autre chose et que tu as un surplus de vitalité, donne à celui qui, sur ton chemin, est dans le besoin, si tu le peux. Mais n'en fais pas davantage. Ne te détourne pas de ton travail. Ne te détourne pas de ton chemin.

Ne sois pas retenu par celui que tu as sauvé.

Ne sois pas lié par la reconnaissance à manifester à celui qui t'a secouru, mais fais comme il a fait.

Ne sois pas arrêté par le souvenir de celui que tu as pu secourir. Souviens-toi que ta survivance, toi aussi, tu la dois à un autre ; aime cet autre en ton cœur, et, quand l'occasion s'en présentera, fais pour un autre comme il a fait pour toi.

Cet étranger, ce Samaritain, a agi en tant que frère d'humanité, anonyme, sans distinction d'origine, de race, de religion ni de classe. Que celui qui s'est ressourcé grâce à lui et s'est réinséré dans la vie sociale à partir de son geste généreux, fasse de même.

C'est cela, me semble-t-il, la charité que le Christ a voulu apporter en sa Nouvelle Alliance.

G.S. : Le Christ nous donne donc quand même en exemple ce Samaritain : nous avons à nous occuper des autres, à donner de notre vie, de notre temps pour les « malheureux », comme le disait votre curé !

F.D. : La pointe de la parabole c'est d'aimer celui qui a été proche de nous quand nous étions à terre. Ce n'est pas de donner de notre vie, de notre temps, mais de secourir un être humain sans que cela ne nous dérange en rien de nos activités. Rien à perdre, rien à gagner. Et si quelqu'un, un jour, nous a sortis d'un chagrin, d'une dépression, souvenons-nous-en toute notre vie.

G.S. : Tout à l'heure vous parliez de s'occuper des autres « d'une façon désintéressée ». Croyez-vous, psychanalyste, qu'existent l'oubli de soi, le don gratuit, le détachement ?

F.D. : Le désintéressement n'existe pas chez l'être humain. Même dans l'amour des parents, on ne trouve pas le gratuit : ils ne soignent leurs enfants que pour ne pas mourir, eux, parents. Les enfants sont le signe pour eux de moins mourir quand ils mourront. Aimer ses enfants c'est lutter contre sa mort.

Les enfants peuvent partir, ne plus aimer leurs parents... Ce qui compte, c'est qu'ayant tellement profité de l'exemple qui leur a été donné, ces enfants aiment à leur tour, devenus parents, leurs enfants, même si, à leur tour, ces enfants, vis-à-vis d'eux, sont ingrats.

Il n'a jamais été dit dans la Bible d'aimer ses parents. Il y est dit de les honorer, de leur donner de quoi vivre dans le dénuement de leur vieillesse.

Qu'il y ait des relations interhumaines entre parents et enfants comme entre d'autres êtres avec lesquels on a des affinités, très bien. Mais, il n'a jamais été dit nulle part d'aimer ses parents.

On aime le prochain mais il y a des parents qui ne sont pas le prochain de leurs enfants.

G.S. : Là, vous touchez une fibre sensible. On a tellement l'habitude d'imaginer l'amour des parents généreux, bénévole...

F.D. : Le gratuit n'existe pas... sinon pour certaines âmes pieuses ou militantes qui se leurrent. Manger et boire entraînent uriner et déféquer. C'est la loi. On prend toujours. On paie toujours ! Il y a toujours un échange. Il y a toujours quelque chose qui est pris contre autre chose qui est échangé. On peut en effet douter du désintéressement du Samaritain. Il s'est identifié à l'homme blessé et dépouillé. Or, on n'est pas désintéressé de se voir sous forme de guenille. C'est toujours ainsi que l'on entre en contact avec l'autre : on rencontre soi chez l'autre qui devient notre miroir. C'est à soi-même, narcissiquement projeté, que l'on porte secours. Voilà ce qu'on appelle être désintéressé.

G.S. : Mais enfin il existe des parents qui, au prix de leur vie, sauvent leur enfant.

F.D. : Bien sûr, les parents sains moralement, comme les animaux nourriciers, iraient au feu pour sauver leurs petits. C'est la loi de la vie des mammifères que nous sommes aussi. Et les gens qui ne sont pas pervers donnent cette assistance quand il s'agit de leurs propres enfants. Ils les sauvent comme ils peuvent du plus grand danger visible et les confient dès que possible au médecin, à l'éducateur plus expert qu'eux. Même là, il y a projection : c'est réaliser son idéal de mère que de donner sa vie pour son enfant ! En sauvant mon enfant, je me sauve aussi en tant que mère.

Pour que nous nous projetions dans un autre, il faut qu'en quelque chose, nous le sentions ou l'imaginions pareil à nous. Mais il ne s'agit pas de se confondre avec l'autre : il a son identité. L'identification donc n'est pas totalement désintéressée puisqu'on se projette et que c'est, pour une part, à soi-même que l'on fait du bien dans l'autre. C'est en ce sens que le Samaritain est « touché de compassion » pour l'autre... pour lui...

G.S. : Mais le Christ ne nous dit pas de nous faire du bien dans l'autre, il ne nous dit pas de nous servir de l'autre pour nous aimer nous-mêmes ! Il dit que c'est lui que l'on rencontre chez l'autre : « Tout ce que vous ferez au plus petit, c'est à moi que vous le ferez. » Ce n'est pas nous que nous trouvons !

F.D. : C'est lui ! Il ne nous interdit pas l'identification, puisqu'il nous dit : « Aime ton prochain comme toi-même. » Mais comment pouvons-nous nous aimer alors que si souvent nous nous détestons et que nous projetons ce que nous détestons dans les autres ? C'est ce qu'ont sans doute fait le prêtre et le lévite. C'est parce que lui nous aime que nous pouvons nous aimer : par son enseignement, il répare ce que nous avons gardé du souvenir de ce que nos parents n'ont pas aimé en nous, leurs enfants. Si nous ne faisons pas d'actes généreux parce que nous n'avons pas été éduqués par l'exemple de nos parents à en accomplir, parce que nous n'avons pas été entraînés à avoir cette projection d'amour sur l'autre, Jésus a voulu que nous sachions que c'est à lui que nous le faisons dans l'autre moins nanti que nous. Ainsi, il rétablit ceux qui ont eu des parents mal vivants, mal aimants, qui n'ont pas pu ou su les élever, car ils ne faisaient que se projeter en eux, sans pouvoir reconnaître en eux des personnes libres à leur égard.

G.S. : Mais alors, d'après vous, si le lévite et le prêtre avaient supposé que cet homme blessé était soit un autre lévite, soit le fils d'un prêtre de la synagogue, ils ne se seraient pas détournés du moribond ?

F.D. : Ils lui auraient porté secours avec empressement. Mais en fait, à qui auraient-ils porté secours ? À l'un des leurs, à quelqu'un de semblable à eux quant aux titres et quant à certaines valeurs. Ils auraient soigné une victime privilégiée, un homme de leur rang. L'identification et la projection eussent été possibles. Le Christ a choisi de citer le Samaritain parce que c'était un homme sans titre, un étranger, un hérétique. Il n'a pas grand-chose à perdre de sa réputation en frayant avec un homme quelconque ! Libre du qu'en dira-t-on, il ne considère pas les qualités du blessé mais seulement le fait que c'est un être humain, un spécimen de notre espèce, un inconnu anonyme. C'est l'exemple de quelqu'un qui n'est pas empêtré de principes ni de suffisance, ne pense pas plus loin que le bout de son nez, qui fait cela naturellement. Je souligne en passant cette force puisée dans le détachement de sa propre réputation qui est naturelle à ce Samaritain et qui est difficile à atteindre.

G.S. : Finalement, le Christ nous dit de nous soucier des autres dans la mesure où cette aide ne nous dérange pas, ne nous fait pas quitter notre place, nos occupations. Si on se force, on finit par se casser ou se pavaner ?

F.D. : Pas « dans la mesure »... ! Ce Samaritain ne s'est pas détourné de son chemin d'un iota, sa naïve présence agit sans philosophie à la clé, sans bonne conscience à la clé. Il y a un fait, il s'en approche sans artifice, spontanément.

Le Christ nous enseigne d'être aussi « nature », sincère, aussi peu jaloux de notre bonne action, aussi peu conscient de notre charité que l'a été le Samaritain, avec un détachement qui prouve une disponibilité permanente. Sans prouesse ni glorieux fait d'armes ! Il n'en rajoute pas, il est, à la limite, radin. Il fait juste ce qu'il faut. Son agir est efficace.

G.S. : Dans la même ligne, le Christ ne blâme ni le prêtre ni le lévite qui se sont détournés.

F.D. : S'ils font un détour, s'ils évitent de s'approcher de trop près de cet homme qu'ils ont aperçu, c'est peut-être qu'ils n'avaient ni temps ni attention disponibles. C'est peut-être aussi la preuve d'une très grande fragilité de leur personnalité : ils étaient en fait incapables de rendre service au blessé. Ils ont fait ce qu'ils avaient à faire, de leur place à eux. Jésus ne les blâme ni ne les stigmatise.

Il faut savoir s'éprouver ! Si nous sommes incapables de rendre service, soyons réalistes pour ne pas le faire, nous le ferions mal.

Si nous devenons assez libres et assez forts, alors nous pourrions aider, sans nous détourner de notre chemin propre. L'important ici, c'est que le Samaritain, après son acte, n'est parti en rien diminué, en rien augmenté.

G.S. : Ni intérêt ni générosité dans cette histoire ; le Samaritain agit selon la nature des choses ?

F.D. : Dans ce sens, on pourrait continuer cette parabole de façon amusante en disant : « Bien sûr, ce Samaritain est un commerçant, il remet donc sur pied un futur client ! Le lévite et le prêtre, qu'ont-ils à faire d'un homme nu ? d'un hors-la-loi peut-être ? Ce n'est pas eux qui lui vendront des vêtements... Ce n'est pas lui qui leur donnera des lumières sur les Écritures. »

N'existent pas dans cette histoire l'aspect désintéressé ni la « vertu bénévole » qu'on voudrait y voir.

On peut même imaginer, pourquoi pas ? la rencontre sur la place du marché du Samaritain commerçant et de son protégé rétabli. « Ah... c'est bien toi qui étais sur la route ? Eh bien qu'est-ce que tu m'achètes aujourd'hui » C'est-à-dire qu'il a vraiment contribué à récupérer un être humain pour la vie des échanges, car, lui, il est resté dans la vie des échanges.

Le Christ nous le donne en exemple parce que c'est un homme qui vit sur le plan des échanges matériels et qui, grâce à cela, est capable aussi de considérer que le corps humain, en tant que tel, indépendamment de ses titres, de sa valeur connue, morale ou sociale, de sa race, est un être de valeur puisque c'est un être d'échanges possibles.

Cela fait partie d'une manière de voir l'humanité dans la vie de relations où toute relation, si matérielle soit-elle, est l'image d'une autre relation, d'une autre alliance annoncée par Jésus : celle de la charité coexistante et présente, quoique invisible, à toute rencontre humaine juste - c'est-à-dire lorsqu'un homme libre se comporte vis-à-vis d'un autre de façon à le rendre encore plus libre.

L'amour vrai ne crée aucune dépendance, aucune allégeance.

G.S. : C'est un commerce : donnant-donnant ?

F.D. : C'est un commerce entre personnes physiques dans lequel il n'y a aucun bénéfice matériel. Cela semble être un don, mais en fait c'est un commerce.

G.S. : C'est donc un commerce ou plutôt un troc : je te donne, tu me donnes. Mais de cet échange jaillit autre chose ?

F.D. : Je t'ai donné et tu ne m'as rien rendu. Je n'en ai pas eu de bénéfice. Mais toi, tu as eu le bénéfice de savoir que tu es aimé, que tu as été aimé et que tu aimes. Alors jaillit un lien nouveau de nouvelle alliance, une « alliance » d'amour entre les êtres sans bénéfice commercial.

Le Samaritain a donné sans rien recevoir en retour et le blessé pourra en faire autant avec d'autres.

« Va et fais de même », dit Jésus. « Aime ton prochain comme toi-même », c'est-à-dire : « N'oublie jamais cette plus-value de vitalité dont ton prochain t'a fait don, sans s'appauvrir lui-même. En passant, il t'a permis de reprendre, debout, ton chemin. »

G.S. : L'accomplissement de soi par une plus-value qui a débordé du prochain, qui a agi et rayonné sur ceux qui sont dans le dénuement, c'est le rapport pur de tout commerce, même si le prochain, comme on l'a dit, s'est projeté dans la personne démunie, notre psychisme ne nous permettant pas de rencontrer l'autre autrement.

F.D. : Rayonner sans être appauvri, c'est le don juste dont sont capables seulement les êtres qui ont le cœur libre et ouvert.

C'est aussi une métaphore, dans la vie adulte, de l'amour chaste et secourable des parents pour les petits d'hommes alors que ceux-ci sont dans leur naturelle impuissance corporelle.

G.S. : Vous conviendrez que beaucoup de parents se sacrifient pour leurs enfants et que leur vie de parents n'est pas facile. Combien de parents, combien, ont dû peiner pour donner à l'autre du mieux-être ?

F.D. : S'ils sont vraiment parents, ils agissent ainsi sans parader, sans même avoir le sentiment qu'ils font un sacrifice : ils ne peuvent vraiment pas faire autrement !

Leur attitude serait pervertie si, ayant accompli leur désir de parents, ils demandaient à leurs enfants d'avoir de la reconnaissance. Les parents ont donné l'exemple ; aux enfants, devenus parents, de faire de même à l'égard de leurs enfants.

...

G.S. : Au-delà du miroir, au-delà de l'âme liée à notre identité ?

F.D. : Oui, bien au-delà. Elle nous révèle le royaume de Dieu, où le désir n'est plus lié à notre âme à sauver ou à perdre, liée elle-même au destin de notre corps temporel et spatial et à sa connaissance égarée ou réfléchi dans le regard d'un autre où nous mirer. Cette parabole nous révèle de l'amour sa vérité agissante, hors de toutes les apparences, et dégagée tout autant du sentiment esthétique de la séduction (valeur du désir en notre monde), que du plaisir-récompense ou de la douleur-punition de la faute (erreur du désir).

Cette parabole nous dit que si, humilié, dépouillé, vaincu au combat de la vie et de la mort, abattu par la souffrance, ayant perdu la face, de notre fait ou du fait des autres, livré alors dans la solitaire détresse aux forces naturelles décohésives de notre être, un autre reconnaissant en nous sa semblance, nous a par sa présence et son efficacité agissante rendu visage et dignité humaine parmi les hommes, celui-là, quel qu'il soit, c'est notre prochain, aimons-le comme nous-même.

G.S. : Cela ne veut pas dire que nous devons rester attaché à sa personne, ni lui à nous, ni nous reconnaître en lui.

F.D. : Jésus dit : « Va et fais de même. » En souvenance de lui, agissons envers les autres par amour pour lui, comme il l'a fait pour nous. Ces autres, à leur tour, ne sont pas obligés à notre égard, car c'est nous qui sommes leurs obligés d'avoir pu grâce à eux agir notre amour.

Eux, libres de leur vie, agiront à leur tour comme nous avons agi à leur égard. C'est la liberté des enfants de Dieu qui ne connaît plus faute ni péché, mais l'amour vivant au-delà de toutes les séparations (fût-ce la mort du corps), au-delà des valeurs connues du désir, de ses pièges, de ses jouissances partagées et complices, de ses épreuves mutilantes. Cet amour transcende masques et miroirs, mensonges et certitudes de ce monde, pour nous conduire, d'expériences en expériences, d'actes en actes d'amour, à son inconnaissable source.

Tel est, me semble-t-il, le message révolutionnaire et initiatique de la parabole du bon Samaritain.